

Cette «sémantophobie» de Boysen dépend sans doute de conditions historiques. On sait que les manuels de grammaire – et surtout ceux d'avant le structuralisme – abondent en considérations psychologisantes, en formulations vagues auxquelles on peut faire dire n'importe quoi. C'est vraisemblablement dans un louable effort d'éviter le flou et le vague de la grammaire traditionnelle que les structuralistes (ou du moins la plupart d'entre eux) s'abstiennent de s'aventurer dans cette «zone informalisable» (p. 18) qu'est à leurs yeux la sémantique.

Je comprends fort bien l'aversion de Boysen pour ce qu'il peut y avoir d'incontrôlable dans la sémantique. Mais qui dit que la sémantique doit rester à tout jamais une zone informalisable et incontrôlable? N'est-ce pas justement le grand mérite de la sémantique générative de nous avoir montré qu'il est possible de formuler des règles, des hypothèses sur une base sémantique, sans se mouvoir constamment dans l'arbitraire? En ce qui concerne le verbe *comprendre*, par exemple, il est hautement probable que les deux sens de ce verbe qui sont en jeu (mais dont l'auteur se défend de parler) dans l'alternance modale (pp. 111-112) ont d'autres incidences syntaxiques, et, partant, «formalisables», que celles qui se font sentir dans l'emploi des modes. Bien entendu, cela exige une étude détaillée et minutieuse de rendre compte de ces faits. Mais, pour moi, il n'y a pas de doute que c'est là un genre d'études que l'auteur de cette thèse, avec son flair incontestable pour les phénomènes syntaxiques «formels», serait parfaitement qualifié pour mener à bien.

Voilà pourquoi je ne peux m'empêcher d'espérer que Boysen s'attaquera, un jour, à quelques-uns de ces problèmes sémantiques nébuleux. On aimerait le voir quitter cette attitude de sémantophobie périmée, cette ascèse «formelle», qui le contraint constamment à s'arrêter au moment même où commencent à se poser les questions vraiment intéressantes, en signalant sèchement: «La nuance sémantique... a été l'objet de nombreuses discussions entre les grammairiens. Il est en dehors de notre sujet d'y participer» (p. 95).

Carl Vikner  
COPENHAGUE

Vikner commence par souligner qu'il faut «évidemment juger l'ouvrage à partir de ses propres prémisses et sur ses fruits». Malheureusement, il n'y a là qu'une introduction apposée au reste de son intervention qui s'éloigne fort, c'est le moins qu'on puisse dire, de ces beaux principes. Au contraire, on a l'impression que Vikner, partisan des théories transformationnalistes, a ouvert mon livre avec l'espoir d'y trouver une application des vues de cette école; déçu dans cet espoir, il s'obstine: loin de «juger l'ouvrage à partir de ses propres prémisses», il se sert, dans sa critique, de critères qu'il aurait suivis lui-même s'il avait traité le problème des modes d'après sa méthode à lui. C'est sans doute son droit, mais c'est une manière de critiquer qui me paraît aussi futile que facile, et il est évident que, par cette voie, Vikner doit arriver à un résultat négatif.

L'exigence de définitions explicites est sans doute un des apports les plus précieux de la linguistique transformationnelle, mais elle ne peut justifier, à mon avis, le fait que Vikner, à l'affût de définitions, tire la conclusion suivante d'une citation: ««D'abord, il faut établir une hiérarchie syntagmatique, comprenant trois niveaux». Donc, une hiérarchie est composée de niveaux». Non: il n'y a pas là de définition,

la phrase ne dit pas qu'une hiérarchie serait toujours composée de niveaux. Il n'est pas étonnant que Vikner s'embrouille dans la notion de hiérarchie en y posant des exigences et en y donnant des caractéristiques qui sont absolument étrangères à mon texte. Ainsi, il ne doit pas y avoir de «relation» entre la hiérarchie systématique, d'une part, et les hiérarchies de présupposition et de fréquence, d'autre part: il s'agit simplement d'une subdivision en deux types, selon qu'il y a présupposition entre les facteurs ou non. Il est vrai que la subdivision première, comme le dit Vikner, tient à l'existence de l'influence de la négation, et on pourrait en effet parler de «hiérarchie de négation», mais je n'en vois pas l'utilité: on a intérêt à garder le terme de systématique, où l'on étudie l'influence des facteurs isolés, en l'opposant à celui de syntagmatique, où l'on s'occupe de la structure syntaxique prise dans son ensemble.

Le défaut le plus grave de mon livre, selon Vikner, serait l'utilisation de divers «termes techniques» employés sans définition. J'emploie en effet ces termes sans définitions explicites parce que je les estimais suffisamment définis par leur emploi quotidien, ce qui, d'après Vikner, est «non-scientifique». Je me demande si Vikner a réfléchi aux conséquences de cette attitude. Si oui, il pourrait commencer par définir des termes tels que «classe», «élément», «ensemble», «famille» (pour ne rien dire de «règle»). Ensuite, j'aimerais qu'il nous confie à la suite de quelle révélation il a découvert où commencent «les questions vraiment intéressantes». Peut-être pourrait-il aussi préciser à partir de quels critères il juge «périmée» une méthode linguistique. – Tous les «nouveaux concepts» dont l'emploi dans mon livre lui a déplu sont monnaie courante, sans la moindre définition, dans toute la littérature sur le subjonctif français, ce que Vikner n'ignore certainement pas (Börjeson se sert, par exemple, de celui de «facteur» dans les titres de ses chapitres).

Il s'ensuit que je ne puis en aucune façon accepter la critique selon laquelle «il est souvent impossible de contrôler si l'auteur triche au jeu. Il prend, pour ainsi dire, ses décisions derrière notre dos.» (Assertion d'ailleurs difficile à harmoniser avec la «probité scientifique» dont Vikner parle un peu avant). Il n'y a pas dans mon livre une seule «règle» qui ne soit appuyée par des exemples ou des chiffres que je présente au lecteur, mais, chose caractéristique, Vikner ne parle pratiquement pas de ces règles, qui constituent l'aspect essentiel de mon livre.

Je passe plus rapidement sur les autres points concrets où Vikner critique le système de mes facteurs. Il a raison de dire qu'il y a conflit entre le principe hiérarchique et le facteur Cn, mais cela ne comporte pas nécessairement, comme le veut Vikner, l'abandon d'un des deux termes, mais seulement l'abandon d'une hiérarchie unique.

*Gerhard Boysen*

ODENSE

GB ne fait aucun secret du fait que son travail s'inscrit dans une longue tradition, voire qu'il réexamine le terrain le plus fouillé de tout le domaine du subjonctif. Il faut avoir un certain courage pour aborder cette étude après les excellents travaux de Rothe et surtout de Nordahl. Cependant celui de GB ne fait double emploi avec aucun de ceux de ses prédécesseurs; s'il ne renouvelle pas notre connaissance du sujet, il la rénove et l'approfondit sur deux points capitaux. D'abord, du point de vue théorique, sa tentative pour fonder une description *hiérarchique* des phénomènes syntaxiques mérite de retenir l'attention des linguistes. Ensuite, son étude systé-